

Solange Leibovici\*

*Dexter* ou la séduction du pervers.

Pendant les dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle, certains psychiatres français et allemands commencent à classer et expliquer le grand nombre de déviations sexuelles observées chez leurs patients. Ils vont tout d'abord faire une distinction entre les aberrations temporaires et ce qu'ils voient comme un état pathologique permanent. C'est le célèbre Krafft-Ebing et son article « Certaines anomalies de l'instinct sexuel », publié en 1877, qui est considéré comme étant le précurseur des nombreuses études qui vont être faites durant la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Krafft-Ebing distingue entre la perversité ou conduite immorale de personnes dites pour le reste « normales », de la perversion, une maladie innée ou acquise qui affecte l'ensemble de la personnalité. En donnant un nom à ce qui englobe pour lui toutes les formes non-procréatrices de sexualité, Krafft-Ebing est le

\*Université d'Amsterdam.

premier à synthétiser les connaissances médicales sur la perversion. (Oosterhuis pp. 43-49)

Freud, qui connaissait bien les travaux de Krafft-Ebing, est le premier à élaborer une véritable théorie des perversions, de l'axiome « la névrose est le négatif de la perversion » au second axiome « le complexe d'Œdipe est non seulement le complexe nucléaire des névroses, mais également celui des perversions », jusqu'à l'étude des mécanismes spécifiques de la perversion. Janine Chasseguet-Smirgel a reconstitué le parcours de Freud sur la perversion dans le magnifique *Ethique et esthétique de la perversion*, publié en 1984 aux Editions du Champ Vallon. Comme le rappelle Chasseguet-Smirgel, « les perversions étaient le domaine où, par le biais de la médecine légale, un lien indissociable s'était effectué pour la première fois entre pathologie mentale et sexualité ».

(Chasseguet-Smirgel p. 26). Ce n'est cependant pas le long trajet de Freud à propos de la perversion, ni le dialogue que Chasseguet-Smirgel engage avec lui ainsi que les commentaires qu'elle donne sur son œuvre, qui vont m'intéresser ici. Ce

que je retiendrais, c'est l'idée exposée par Freud d'une perversion « généralisée ». Chasseguet-Smirgel cite cette phrase de Freud dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905): « ainsi sommes-nous amenés, devant cette fréquence de la perversion, à admettre que la disposition à la perversion n'est pas quelque chose de rare et d'exceptionnel, mais est partie intégrante de la constitution normale. » Dans les *Trois essais*, Freud assimile la perversion à un arrêt du développement de la pulsion sexuelle : « la disposition à la perversion est bien la disposition générale, originelle, de la pulsion sexuelle, laquelle ne devient normale qu'en raison de modifications organiques et d'inhibitions psychiques survenues au cours de son développement. » Freud va jusqu'à ajouter : « la sexualité serait par elle-même perverse. »

A partir de 1915 et de ses travaux sur le fétichisme, Freud partira de l'idée d'une possible organisation de la perversion en général en tant que paradigme d'une organisation du moi fondée sur le clivage. Dans le fétichisme, le sujet fait coexister deux

réalités : le déni et la reconnaissance de l'absence du pénis chez la femme. La perversion n'est alors plus le résultat d'une disposition polymorphe de la sexualité infantile, mais la conséquence d'une attitude du sujet humain confronté à la différence des sexes. Le fétichisme devient ainsi le modèle des perversions, en tant qu'il contient les mécanismes propres à nous faire appréhender la spécificité du mode de relation du pervers à la réalité. La perversion se situe dès lors très près de la psychose. On y découvre « la coexistence, au sein du Moi, de deux attitudes psychiques à l'endroit de la réalité extérieure en tant que celle-ci vient contrarier une exigence pulsionnelle : l'une tient compte de la réalité, l'autre dénie la réalité en cause et met à sa place une production du désir. Ces deux attitudes persistent côte à côte sans s'influencer réciproquement. » (Laplanche & Pontalis, p. 67)

Dans le *Vocabulaire de la psychanalyse*, Laplanche et Pontalis avancent la thèse que la sexualité humaine serait perverse en son fond puisqu'elle est primordialement déviation, et donc

*perversion* de l'ordre biologique. (Laplanche & Pontalis, article 'perversion', p. 308) La sexualité dite normale n'est donc pas une donnée de la nature humaine, mais bien un problème qui a besoin d'être éclairci. D'autre part, si la psychanalyse s'attache à donner une définition structurale au concept de perversion, Freud conserve l'idée d'une norme et d'une déviation en matière de sexualité. Le mérite d'avoir sorti la perversion du domaine de la déviation revient à Jacques Lacan, qui en fait une véritable structure. Le problème chez Freud est en effet de distinguer la sexualité perverse polymorphe de la structure perverse proprement dite. Pour le psychanalyste belge Paul Verhaeghe, le caractère pervers attire notre attention à cause de notre propre ambivalence envers la sexualité. Le névrosé en particulier envie le pervers, qu'il imagine capable d'éprouver un plaisir qu'il ignore lui-même. C'est ce qu'écrit Lacan dans le Séminaire XXIII : « Freud n'a jamais réussi à concevoir ladite sexualité autrement que perverse. (...) La perversion est l'essence de l'homme. »

Grâce à deux notions, le désir et la jouissance, Lacan va faire de la perversion « une composante majeure du fonctionnement psychique de l'homme en général, une sorte de provocation ou de défi permanent par rapport à la loi.' » (Roudinesco & Plon, article « perversion », p. 793) Ce sont ces deux idées à mon avis fondamentales que je suivrai dans mon exposé : d'une part l'idée d'un clivage du moi et de deux attitudes coexistantes envers une réalité extérieure déniée et remplacée par une production du désir, et l'idée d'une provocation ou d'un défi permanent par rapport à la loi, la structure perverse étant en elle-même refus de la loi et de la castration.

Pourquoi la perversion ? L'organisation perverse est à mon avis une dimension fondamentale de la psyché humaine, la « perversion généralisée » de Freud. Pour Janine Chasseguet-Smirgel, « l'existence de la perversion étend ses effets non seulement sur la vie sexuelle d'une partie de l'humanité, mais sur l'ensemble des manifestations socio-culturelles ». (Chasseguet-Smirgel, p. 309) Mon objectif –que je ne développerai que

brièvement ici-- ne sera pas de tenter de retrouver dans la petite enfance les racines de la perversion, mais de m'aventurer vers une analyse plus vaste d'une certaine culture où la perversion possède une attraction particulière. Je crois que ceci pourrait s'appliquer plus particulièrement au cinéma et aux séries télévisées. Notre regard possède en lui-même une dimension perverse dans ce que Freud nomme *Schaulust* : regarder est en partie un acte de désir, d'agression, de volonté de possession, ce qui crée une tension interne entre la pulsion d'autoconservation et Eros. Le regard que Dieu pose sur nous n'est jamais bienveillant. Regarder implique l'introjection, le dévorement ainsi que l'identification, à la fois vouloir **posséder** et vouloir **être** ce que nous regardons. Ceci cause un conflit avec l'autre interne qui nous confronte avec nos propres limitations. Regarder est un acte de plaisir, mais aussi de frustration, d'hostilité et d'angoisse. Le *Schaulust* est dans le développement « normal » de l'individu en partie désexualisé et sublimé. Dans la névrose, l'agression est réprimée et s'exprime dans les symptômes, alors que le fantasme et *l'acting out*

pervers absorbent en partie l'angoisse des propres limitations et celle de perte d'identité. La perversion n'est pas une forme de sexualité déviante, mais repose sur la signification qu'un acte particulier a pour le pervers. La perversion a pu être vue comme une forme érotisée de la haine. L'excitation sexuelle a d'ailleurs toujours une dimension de transgression et d'hostilité. Pour Joyce Mc Dougall, les relations d'objet sont déterminantes pour le développement de la personnalité. La perversion naît dans le désir de retour à la mère archaïque, mais elle implique aussi celui de séparation de la mère omnipotente alors que le père est absent. Chasseguet-Smirgel souligne elle aussi que l'abandon impossible de l'identification à la mère et l'angoisse de séparation sont au cœur du problème de la perversion. Dans la perversion manquerait donc une solution adéquate au problème oedipien. Le fantasme pervers porte toujours sur la domination et l'agression de l'autre, qui devient alors victime sans aucun pouvoir. Le fantasme pervers s'organise autour d'une mise en scène de la haine et sur la domination d'un objet déshumanisé et



totallement soumis. Le pervers ne connaît pas le plaisir d'être avec l'autre, qu'il réduit à l'état de chose.

Le but poursuivi par la perversion est selon Janine Chasseguet-Smirgel de « détruire la réalité, faite de différences, pour instaurer à sa place le règne de l'analité, où toutes les différences sont abolies. » (Chasseguet-Smirgel. P. 212) Toute perversion tendrait donc à l'*hybris*, à la subversion des lois divines, chez les Grecs le péché par excellence. L'*hybris* est ici surtout l'orgueil, la démesure, le désir de ravir à Dieu son pouvoir. Chasseguet-Smirgel note que la perversion est une tentation permanente pour l'esprit humain. Tout se passe comme si, à travers les temps, l'homme avait toujours tenté de se soustraire à la Loi et à l'univers paternel. D'où ce que j'appellerai la « séduction du pervers », non pas la séduction exercée par un individu pervers, ni le fait que celui-ci peut être lui-même séduit, mais une séduction de la perversion que nous ressentons en nous-mêmes. Les actes pervers sont toujours des actes de transgression, et ils sont toujours les

mêmes; ils comportent une signification et sont calqués sur un modèle qu'il est possible de retrouver. Ce sont des rituels dont l'érotisme a sa source dans la répétition. L'acte pervers, qui cause à la fois angoisse et excitation, est une forme particulière de ce que Lacan a nommé *jouissance* et vise à utiliser l'autre pour le propre bénéfice du sujet.

Pour présenter ces idées, j'ai choisi une série culte de la télévision américaine, *Dexter*, mais j'aurais pu prendre également pour exemple *Boardwalk Empire*, les *Sopranos* ou le film *Cosmopolis*. Ce qui m'a intéressée dans cette série, c'est le fait que la personnalité de Dexter illustre à merveille celle du pervers. Je raconterai tout d'abord brièvement l'histoire de Dexter Morgan. Dexter est expert en médecine légale à la police de Miami pendant la journée, spécialiste dans l'analyse de traces de sang. La nuit, il est tueur en série. Il observe la vie quotidienne de ses victimes, les poursuit et les drogue, puis il les tue lors d'une scène ritualisée sans cesse répétée : un espace clos et impénétrable, une victime attachée nue sur une longue table et

qui ne peut se défendre, qu'il oblige à regarder les photos de ceux et celles qui ont été massacrés. Dexter les blesse d'un coup de couteau sur la joue, il fait couler une goutte de sang qu'il va garder dans une boîte cachée avec le plus grand soin dans son appartement. Le moment fatal est violent : Dexter pénètre sa victime avec son couteau d'un geste ironiquement phallique, puis il coupe le corps en morceaux pour s'en débarrasser ensuite dans l'océan.

Dexter porte en lui un secret : traumatisé dans la petite enfance (il a passé de longues heures dans un container du port à côté de sa mère assassinée à côté de lui par des vendeurs de drogues qu'elle avait dénoncés à la police), il est recueilli par un policier qui l'adopte et lui donne son nom, Dexter Morgan. Il se dit incapable de ressentir la moindre émotion, si ce n'est lorsqu'il satisfait les pulsions meurtrières que son père adoptif lui a appris à canaliser. Avec lui, Dexter a développé ce qu'il nomme « le code » – on pourrait presque dire la loi-du-père -- : il ne tuera que des criminels qui sont parvenus à échapper au système judiciaire et il

le fera dans le plus grand secret. Harry Morgan est mort depuis quelques années mais il reste présent par des flashbacks et les conversations que Dexter semble avoir avec lui. Le jour, Dexter est charmant, un peu timide, presque innocent comme un enfant, la nuit il est impitoyable et violent. Les deux réalités dans lesquelles il vit ne sauraient se rencontrer. Le jour, il symbolise la loi, la nuit il la pervertit dans le rituel du meurtre.

Bien que sa soif de tuer semble parfois lui peser, Dexter parvient à mener une existence relativement normale. Personne, même sa sœur Debra qui elle aussi est officier de police, ne pourra jamais deviner la vie secrète de Dexter et de son alter ego, qu'il appelle son « *dark passenger* », son passager nocturne. En voix off, Dexter nous explique ses doutes, ses désirs et ses états d'âme, créant ainsi un dialogue souvent ironique avec le spectateur, qu'il rend ainsi complice mais aussi thérapeute qui écoute son discours sans jamais intervenir.

Le rituel du meurtre contient une forme de moralité perverse, puisque Dexter ne tue jamais des innocents mais seulement des criminels qui ont

échappé à la justice. (Paul Verhaeghe remarque que le pervers n'est pas a-moral ou immoral, mais justement « *extremely moral* »). Le lieu du crime est une sorte de refuge où il peut enfin être véritablement lui-même, un espace créé spécialement pour l'arrivée de sa victime, et où il ne saurait être surpris. La scène est d'une beauté fascinante, violente et étrange et rappelle les performances de certains artistes tels que Marina Abramovic. Le rituel en lui-même est une performance, méticuleusement construite comme une œuvre d'art. Pour Dexter, il s'agit bien d'une œuvre d'art, et il admire d'autres tueurs en série qui prennent autant de soin que lui pour faire du meurtre une scène remarquablement sophistiquée. C'est cette volonté « esthétique » et créatrice qui donne à Dexter l'impression qu'il est le maître de son univers, qu'il contrôle à jamais sa propre vie et celle des autres. Le désir du pervers est de dominer au lieu d'être lui-même dominé. Il vit dans l'angoisse d'être réduit à la disparition totale dans l'autre, de devenir lui-même l'objet passif de la jouissance de l'autre. Le pervers ne pourra pas avoir une relation intime avec d'autres personnes à

cause d'un manque fondamental de confiance. La sexualité est pour lui un instrument dont il se sert pour dominer l'autre. Si Dexter épouse Rita, une jeune femme blonde qui ressemble à sa mère et qui a été elle-même victime d'un premier mari violent et drogué, c'est pour accentuer son image d'homme « normal » qui vit avec une famille normale. Faire l'amour avec une femme fait partie du jeu qu'il joue pour son entourage, car en fait la sexualité ne l'intéresse pas vraiment : « *When it comes to the actual act of sex, it always seems so undignified.* » L'acteur Michael C. Hall qui incarne Dexter (nous le connaissons par une autre série, *Six Feet Under*, où il jouait le rôle d'un homosexuel), est le prototype de ce qu'on appelle maintenant *métrosexuel*, viril mais avec des qualités féminines, et dans la série sa beauté physique n'est qu'un masque qui cache bien celui qu'il est véritablement.

Le pervers est sans cesse préoccupé par un fantasme érotique ou érotisant qu'il a besoin de mettre en scène dans la vie réelle. Pour lui n'existent pas de frontières entre sa vie sexuelle et

la réalité. Le pervers éprouve un étrange sentiment d'harmonie lorsqu'il découvre celui qui va devenir sa victime : l'objet de son choix et la pulsion de meurtre se rencontrent alors, comme faits l'un pour l'autre, ce qui accentue son désir de domination et d'omniscience. Il est maître du monde, puisque constamment confronté à de nouvelles victimes qui ne pourront lui échapper. Comme l'hystérique, le pervers a une personnalité théâtrale (histrionique), mais là où la scène hystérique est riche en symbolisme, celle du pervers est une fin en soi qui ne fait pas partie d'une chaîne signifiante. Dans la névrose, la scène comportera sans cesse des différences, alors que chez le pervers elle sera toujours la même et tentera de symboliser le réel. Toute déviation du scénario initial sera ressentie comme une source de tension et d'anxiété. Aucune variation ne le trouble, le fantasme est répété selon une logique invariable – le meilleur exemple est celui du divin marquis, pour qui la jouissance est dans la répétition même.

Le pervers est obligé, parfois malgré sa propre volonté consciente, d'imaginer ou de mettre en

scène (*l'acting out*) une représentation érotique qui domine sa propre existence. Il lui faut renverser cette situation dans son contraire pour se considérer comme celui qui contrôle les pulsions par quoi, en fait, il est contrôlé. Perdre cette illusion de domination revient pour lui à un sentiment d'annihilation, de désintégration du moi, comme si son existence même devait se dérouler selon cette illusion. Le psychanalyste anglais Christopher Bollas remarque que le pervers a en tant qu'enfant perçu la sexualité comme une force provenant du réel. L'excitation alors ressentie provoque ce sentiment de désintégration, et le pervers tentera d'y remédier en s'attribuant le rôle actif, et en cherchant plus tard des autres acceptant l'échange pervers avec lui. La sexualité obsessionnelle du pervers est en fait une manière de délivrer le moi des conséquences aliénantes de pulsions provoquées par l'autre. Dans le cas de Dexter il y a eu ce même sentiment de désintégration, d'attaque d'une force provenant du réel, pour un petit garçon enfermé dans un container, voyant sa mère assassinée et couvert de son sang. Dexter dira plus tard : « Ma mère a été



assassinée devant moi. Il est normal que je choisisse une profession où je tente de donner une signification au sang, puisque mon seul souvenir est d'en avoir été couvert. » En tuant des criminels, Dexter répète sa scène primitive, il venge sa mère tout en ressentant lui-même la jouissance du tueur auquel il s'identifie. Il ne comprendra jamais que le sentiment de liberté totale et de toute-puissance qu'il éprouve alors n'est qu'une illusion : il est lui-même soumis au scénario implacable qui ne fait que réduire pour un bref moment la tension et l'anxiété qui existeront toujours en lui.

Pourquoi la perversion ? Freud parlait d'un clivage de la personnalité perverse, d'un déni de la réalité dans le cas du fétichisme, et nous avons vu cette forme de dissociation dans la personnalité du pervers, qui vit dans deux réalités distinctes, chacune fonctionnant de sa propre manière et connaissant ses propres lois, deux attitudes qui coexistent sans s'influencer réciproquement. Cette dissociation rappelle selon Paul Verhaeghe ce qui caractérise le syndrome de stress posttraumatique dans sa forme chronique : dissociation, compulsions

de répétition, renversement du passif dans l'actif et méfiance fondamentale envers l'autre. La stratégie est similaire dans le cas de la perversion et du syndrome posttraumatique : un désir de contrôle illimité.

Le caractère pervers attire notre attention, nous « interpelle » dirait Jean Bellemin-Noël, à cause de notre propre ambivalence envers la sexualité.

N'avons-nous pas tous, à des degrés divers, la haine de la réalité, et ne cherchons-nous pas tous à échapper à la loi, qu'elle soit divine ou humaine ? Comme l'écrit Janine Chasseguet-Smirgel, « La perversion n'est-elle pas, avant tout, portée par le désir, présent en chaque homme, d'échapper à son destin ? » (Chasseguet-Smirgel, p. 309). Selon Chasseguet-Smirgel, le pervers non seulement a sa propre vision de la sexualité : il étend cette vision à sa conception du monde, sa conduite, et ses positions morales, sociales, idéologiques et esthétiques. La place de la perversion dans le domaine socio-culturel est devenue de plus en plus manifeste, et découle du lien particulier que la perversion entretient avec la réalité. Sans être tous

pervers, la plupart d'entre nous possédons sans doute des traits pervers. En fait, la question n'est pas de savoir ce qui rend quelqu'un pervers, mais pourquoi nous ne le sommes pas tous restés.

## Références

Bollas, Christopher (2000). *Hysteria*. Routledge.

Chasseguet-Smirgel, Janine (1984), *Ethique et esthétique de la perversion*. Editions du Champ Vallon.

Laplanche & Pontalis (1990), *Vocabulaire de la psychanalyse*. Presses universitaires de France.

Oosterhuis, Harry (2000), *Stepchildren of Nature*. The University of Chicago Press.

Roudinesco, Elisabeth, & Plon, Michel (1997), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard.

Verhaeghe, Paul,

[www.psychanalyse.ugent.be/pages/paulverhaege](http://www.psychanalyse.ugent.be/pages/paulverhaege)

